

Si l'ensemble laisse quelque chose à désirer, les détails sont-ils toujours irrépréhensibles ? Oui, sous le rapport de leur exactitude, de leur étendue, de la critique judicieuse qui préside à leur choix. Je l'ai déjà dit, le livre de M. Collombet est une œuvre d'un mérite évident, incontestable, que la sévérité de mes critiques ne fait que constater. Mais je regrette que l'auteur ne pénètre pas assez dans l'intimité de ses personnages, qu'il ne se passionne pas avec eux, qu'il ne sente pas assez leurs joies, leurs peines, leurs doutes, leurs espérances ; il les raconte comme des faits, il ne les aime pas comme des hommes ; il est leur historien, non leur confident ; il les découvre dans le lointain, à quinze siècles de distance, à travers les rayons d'une bibliothèque ; il n'a pas vécu, senti, souffert avec eux. Plusieurs écrivains du IV^e et du V^e siècles passent devant nous, enveloppés dans un nom, dans une date, comme une procession de pénitents enveloppés dans leur suaire, sans qu'on puisse distinguer leurs traits. Et, en vérité, il a bien le temps, cet infatigable traducteur, cet éditeur laborieux, cet intrépide chercheur de faits, ce moderne bénédictin, il a bien le temps de s'abandonner à la rêveuse contemplation d'une pâle figure du IV^e siècle, il a bien le temps de s'arrêter dans sa course pour séjourner avec Jérôme dans la grotte de Bethléem, avec Paulin au delà des neigeuses Pyrénées ! Et pourtant ce n'est pas le talent qui lui manque, ce n'est pas la sensibilité de l'âme ou la délicatesse du pinceau. Est-il rien de plus suave, de plus vivant, que le portrait qu'il trace de sainte Thérèse ? mais il avait été contraint d'étudier longtemps cette âme mystérieuse, il avait traduit *la vida de la santa Madre*.

Quoique M. Collombet soit personnellement trop avare de ses révélations intimes, il y supplée par de fréquents